



Eloge de l'oisiveté de Bertrand Russell

Un document des plus intéressants sur la relation travail / loisir

Avec ce livre écrit en 1930, l'éditeur poursuit son propre éloge de la paresse, pour installer une véritable collection. Et dans ce livre comme dans les autres, c'est «la morale du travail de l'Etat esclavagiste» qui est stigmatisée, l'oisiveté étant supposée nous en libérer. Bien sûr, cette volonté éditoriale est à mettre en perspective avec les changements que créent les trente-cinq heures. C'est-à-dire un monde dans lequel l'on ne cesse de

prédire l'avènement de la société du loisir. Alors, la paresse, une idée révolutionnaire ? Pas si simple.

Ce que ne voyait pas Russell, c'était que travail et loisir formaient un système. Le temps social d'avant la fabrique, par exemple, était un temps poreux, ouvert à l'interruption fortuite ou récréative. Le temps du manoeuvre, discontinu et souvent inscrit dans une logique domestique, ne connaissait ainsi ni le travail, ni le loisir. Avec la Révolution industrielle est apparu un nouvel usage social du temps, dont le travail devint le référent absolu. Le temps libre, hors fabrique, s'est ainsi organisé sur son modèle. De fait, la mouvance socialiste, tout comme la bourgeoisie réactionnaire, ont défendu une même conception du loisir ouvrier, comme temps disponible à l'éducation. Il faudra attendre les années 1950 pour que s'affirme une conception ludique des loisirs, toujours suspecte d'être débilite. La notice du traducteur de Russell renvoie à la même problématique. S'inquiétant de l'inexactitude du terme de loisir, auquel il préfère la notion antique d'otium, il ne fait que réactualiser la suspicion du XIXe siècle à l'égard du divertissement non cultivé. Russell ne fait pas exception. S'il combat la morale du travail, c'est au nom d'une morale aristocratique qui vante les valeurs de la distinction, source de l'épanouissement de soi.

Cote d'amour : 85%